

IMAGES/

PARIS PHOTO Nos tirages gagnants

La foire internationale, de retour au Grand Palais dans une version amplifiée, donne une très large place à la photographie contemporaine et aux artistes émergents. «Libé» tire cinq fils pour s'y repérer.

Par ÉLISABETH FRANCK-DUMAS et CLÉMENTINE MERCIER

Ambiance frisquette et mines anxieuses à l'ouverture, mercredi, de Paris Photo. L'annonce glaçante du come-back de Donald Trump peut-elle plomber la foire internationale qui retrouve cette année l'écrin du Grand Palais dans le VIII^e arrondissement ? Si galeristes, musées et surtout artistes américains confient leur abatement, dans les allées, pourtant, les affaires semblent aller bon train... Pour sa 27^e édition, la plus importante foire de photographie passe un baptême du feu dans un contexte géopolitique tendu et un marché atone.

Florence Bourgeois et Anna Planas, directrice et directrice artistique de l'événement, ont vu les choses en grand, en passant de 16 000 m (lors des éditions précédentes) à 21 000 m, avec 240 exposants dont 195 galeries. Grande nouveauté, le secteur «Emergence», avec la jeune photographie, occupe les coursives avec des solos shows d'artistes d'Afrique du Sud, des Pays-Bas ou de Budapest, mais aussi 45 éditeurs

qui voient leur espace décuplé : la circulation et la visibilité des stands n'en sont que plus agréables. C'est le secteur «Digital», réservé à la photo numérique et connectée, qui prend l'ancienne place des livres, avec des propositions intéressantes. Le nouveau secteur «Voices» est un pari séduisant. Curaté par trois commissaires, cet espace plonge au cœur d'œuvres originales (dioramas, découpages, installations) issus des scènes latino-américaines, asiatique, africaine et d'Europe de l'Est. La reconfiguration en cinq secteurs phares offre une belle lisibilité à la foire tout comme ses parcours : celui du cinéaste Jim Jarmusch, axé sur le surréalisme, et «Elles» Paris Photo, qui met en valeur les femmes, avec une belle publication. Dans le secteur principal, les galeries traditionnelles peuvent se déployer. Avec 66 nouvelles participations, l'édition 2024 reflète les tendances du marché où le contemporain et l'émergence priment. La photographie du XIX^e siècle est présente à la marge chez Lumière des roses, Hans Kraus et Tartarin. Dans ce foisonnement plutôt sage, il faut du temps pour tout voir. Libé a repéré cinq tendances, avec des coups de cœur et des découvertes... Suivez les guides. ◆



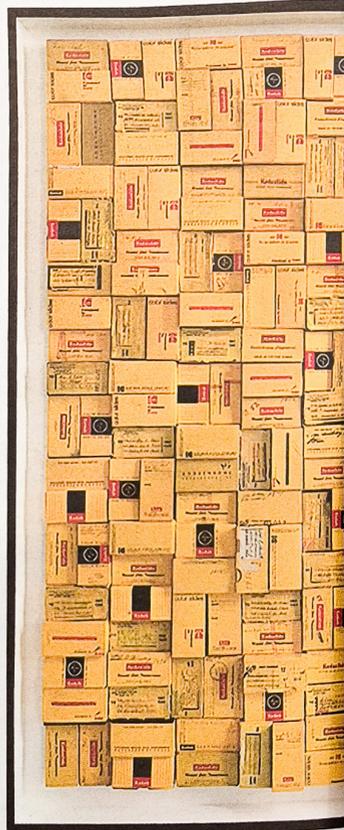
Paris Red Dress Facetune Selfie de Gretchen Andrew (2024). PHOTO LAVANT GALERIE VOSSEN

AUTO-PORTRAITS REMIXÉS

C'est l'ancêtre du selfie et il a encore des choses à nous dire. L'autoportrait se porte bien à Paris Photo, notamment dans le superbe accrochage sur papier kraft de l'Américaine Carla Williams, qui a reproduit un travail datant de ses études. Les expérimentations de la jeune femme noire dans l'Amérique des années 80, opérées à l'aide de miroirs ou de gaze, dédoublées ou surexposées, lui permettent d'essayer différentes identités, bien loin des stéréotypes vus dans la collection de Playboy de son père (Higher Pictures). La Britannique Anne Bean se morcelle et se décompose en damiers à peine lisibles grâce à des photos prises pendant ses performances *Elementals*, entreprises depuis les années 70 (England & Co) alors qu'Akos Birkas se floute pour ressembler à un Rembrandt (*Self-Portrait based on Museum Studies, 1979-80*, Vintage Galerie Budapest). Lola Flash, usant d'une pellicule diapo et de papier négatif, livre un tirage survitaminé et drôle d'elle assise en haut d'une montagne de topiaires rondes (*Self Portrait With Balls*, soit «Autoportrait avec des couilles», Jenkins Johnson) quand Gretchen Andrew formule une critique de l'uniformisation qui a envahi les réseaux, grâce au logiciel Facetune, en programmant un robot pour l'utiliser avec de la peinture surdessus son tirage, laissant de gros «splotchs» là où la silhouette aurait dû être «corrigée» (l'Avant Galerie Vossen).

ARCHIVES NOSTALGIQUES

Déjà repérée lors d'éditions précédentes, la valorisation d'archives vernaculaires dans des installations ou objets photographiques a toujours le vent en poupe. Lee Schulman, d'Anonymous Project, présente encore des diapositives montées sur caisson lumineux et une composition en relief de boîtes Kodak (Binome). A l'entrée de «Voices», le Chinois Cai Dongdong a assemblé des photos d'identité abandonnées dans une sorte de rideau où chaque portrait est enchaîné à l'autre (M97). Belle installation aussi de François Bucher, qui a récupéré le fonds de 13 227 images avec les passants de la rue colombienne sur trente ans (Alarcon Criado). Un stand du secteur principal est uniquement composé de ces trésors et curiosités du passé : c'est celui qui présente la fabuleuse collection des archives Pérez & Calle. Polaroids post-mortem, tourniquet de photos lenticulaires érotiques, petits objets stéréoscopiques, une mine d'or intime et nostalgique, à fendre le cœur d'amour pour la photographie.



Memories Are Made of This de L. Schulman &



The A.P. (2023). BINOME



Untitled #185 de Richard Caldicott (2001). PHOTO ATLAS GALLERY ADAGP



Subtle Transform Practices N°2 de Dorotyya Vekony (2020). PHOTO LONGTERM-HANDSTAND

DES NUS TOUS CRUS

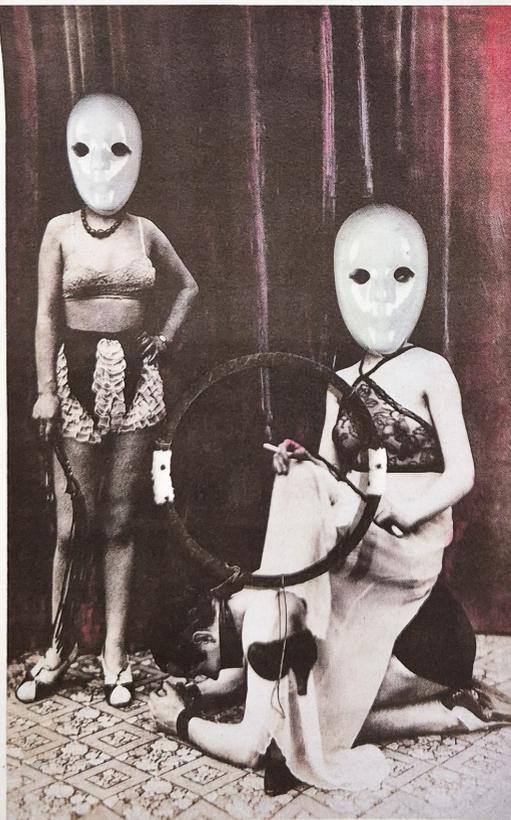
Fini la femme-objet et les minettes tout en ombres, lumière et sensualité... Place aux corps lâches, aux ventres tablier, aux filles déjantées, aux femmes âgées, aux garçons extravertis... Le corps est un enjeu politique que la photographie révèle dans toute sa dimension humaine. La foire regorge d'anatomies variées dont les incontournables Boris Mikhalov, nu comme Adam avec ses potes après la chute du rideau de fer en 1994 (galerie Suzanne Tarasieve), et le génial Luciano Castellini (1974), qui dévoile un corps masculin féminisé, inspiré par Pierre Molinier (Christophe Gaillard). Des nus étonnants s'affirment dans le secteur «Voices» : prostituées mexicaines fières et fatiguées de Maya Goded (*Sexoservidoras 1995-2000* et *Memoria*), superbes effeuillages en collage de personnes trans dans les années 80 par Gabriele Stötzer (Monopol) ou encore paysan avec un baquet sur la tête photographié par le Lituanien Rimaldas Viksraitis (Kaunas). Inconnu au bataillon, John Kayser, employé de l'aéronautique américain, fétichiste du pied, a photographié secrètement et avec humour de jolies femmes, dont une à cheval sur une citrouille (Christian Berst). Coups de cœur pour les déshabillés de la jeune photographie : nus tordus d'Aapo Huhta (Momentum), SM de Camille Vivier (Madé), centrés sur la fertilité par Dorotyya Vekony (Longtermhandstand) ou même recouvert de polystyrène par Jonathan L'ense (Jörg Brockmann).

ABSTRACTION COLORÉE

C'est plastique, c'est technique, c'est chic ? C'est l'abstraction colorée qui constelle les stands du Grand Palais avec sa chromie qui claque. Atlas dédie son stand à tout le panel des expérimentations formelles du Britannique Richard Caldicott, photogrammes et négatifs des années 2013-2015 et 2024, à la géométrie stricte ou adoucie, où l'on croirait parfois voir d'appétissants glaçons de couleur superposés – en fait des Tupperware savamment réarrangés. Jessica Backhaus déploie dans sa série *Plein Soleil* des prises de vue de papiers découpés et teintés aux formes arrondies organiques, subtilement grainées, quand Julien Mignot fait apparaître sur ses tirages tirés de la technique Fresson un dégradé délavé emprunté au ciel à l'heure de l'aube ou du crépuscule (Esther Woerdehoff). La Colombienne Johanna Calle, elle, poursuit son travail historique d'oblitération de photographies trouvées en les recouvrant de vernis de couleur formant des abstractions géométriques dans la série *Arquitecturas* (Toluca), à tomber.

ON A PERDU LA TÊTE!

Était-ce cette matinée si particulière, où l'on apprit l'élection de Donald Trump, qui nous fit voir partout des silhouettes ayant perdu la tête ? La Britannique Victoria Halford, dans une série de 2010, réunit, dans des collages de photos trouvées, des têtes-paysages sur des corps de pin-up (England & Co), critique sociale pleine d'humour faisant écho aux corps stéréotypés ou dénudés que l'Espagnole Carmen Calvo a ornés de visages de mannequins en plastique (Luis Adelantado) aux tonalités plus inquiétantes. Le Mexicain Francisco Muñoz mixe, dans *Piedras aparentes vol. 5* (RGR), des masques, perruques et artefacts précolombiens en se jouant des présupposés, quand Kansuke Yamamoto offre une élégante silhouette de femme d'une tête-volier dans *A Chronicle of Drifting* (1949), poésie surréaliste, à l'instar de celle des autres membres du groupe Nagoya Photo Avant-Garde (Mern). La Norvégienne d'origine nigérienne Frida Orupabo accroche, elle, le visage d'une femme noire sur un corps conventionnel moulé dans un tailleur chic ; la jointure a beau être bien faite, l'on s'arrête, quelque chose ne va pas, pointant la violence des représentations et assignations classiques (Stevenson).



El lado Confuso de Carmen Calvo (2021). PHOTO LUIS ADELANTADO ADAGP